

Une lanterne se balançait à quelques pas : il s'arrangea pour les croiser audacieusement sous sa lumière.

Il les reconnut pour les avoir vus plusieurs fois attablés : mais eux passèrent à côté de lui sans lui accorder d'autre attention qu'à celle du premier passant venu.

Le gentilhomme français leur donna le temps de faire quelques pas, puis regarda de leur côté.

— Ils ne se détournent même pas, dit-il. Mon visage ne leur a rien rappelé. Et cependant l'épreuve était téméraire. Je puis donc marcher vers mon œuvre.

Il se mit en route.

Il se trouva bientôt devant l'entrée du cabaret de la Rose.

L'angle d'un des carreaux de couleur manquait : il regarda par là ce qui se passait dans la salle... Norberg Robby pérorait.

— Ce prétendu Lionel est un conspirateur écossais, criait-il en enflant la voix pour se donner de l'importance. On en a la preuve. Il a réussi à s'introduire dans la Tour de Londres et à s'aboucher avec lord Mercy, l'ancien lord-chief de justice disgracié pour cause de trahison, et que, pour ma part, je croyais mort, mais qui n'en vaut guère mieux, étant donné le joli boudoir où il est enfermé.

Il souligna ces mots d'un rire bas et cruel. Le visage collé à la vitre, Henri de Mercourt retenait son haleine, demeurait immobile, s'applaudissait de l'inspiration à laquelle il avait obéi.

Quelques observations échangées à mi-voix entre les consommateurs, avaient suivi. Le cabaretier reprit :

— Son compagnon est en lieux sûrs. Quant à celui qui se faisait appeler Lionel, les agents qui ont manqué le prendre ce matin ont fait certaines remarques qui le feront un moment ou l'autre tomber sous leurs griffes.

— Lesquelles ? demanda un buveur.

Henri de Mercourt tendit toutes ses facultés pour saisir la réponse car elle lui apprendrait peut-être le point faible de son déguisement. Mais l'aubergiste regarda son interlocuteur en dessous, l'air soupçonneux.

Ça c'est mon secret, riposta-t-il. Il y a assez de gens qui risquent d'avoir la langue trop longue.

Et promenant un regard triomphant sur l'assistance pour lancer sa péroraison, se faisait gloire de sa félonie :

— Grâce à moi, l'un des deux ennemis de Sa Gracieuse Majesté est hors d'état de nuire, vu qu'il a la moitié des os en bouillie. Quant à l'autre, c'est moi-même, messieurs les geôliers de la noble Tour, qui le remettrai un de ces matins, entre vos mains, mort ou vif... mais plutôt mort que vif.

— A moins que tu n'aies payé auparavant, par ton sang, la dette de ton infamie, misérable traître ! clama une voix de tonnerre.

A cet accent, à cet avertissement, le frère du cabaretier du Gué de la Mort verdit affreusement.

— Lui !... bégaya-t-il... Lui !...

C'était en effet le gentilhomme qui, ne pouvant retenir longtemps son indignation, venait de lancer le cri de sa colère et de sa menace à l'être abject qui se vantait aussi cyniquement du mal qu'il avait accompli, et accompli pour de l'argent !

Dans la salle, chacun s'était dressé, regardant autour de soi.

— A te revoir, Norberg Robby ! A te revoir, et plutôt mort que vif !

La voix jeta encore, stridente, ces paroles terribles, répétant celles mêmes que venait de prononcer l'aubergiste.

Le gremlin se secoua alors, la peur, lui donnant du courage ; et puis il se voyait entouré de monde.

— Sas à lui ! hurla-t-il.

Et saisissant un énorme couperet à fendre les os, bon à trancher les têtes, il s'élança vers la porte. Mais il n'y avait plus personne.

Celui dont il n'avait que trop reconnu la voix avait disparu.

LXII. — LA GRANDE NUIT

Henri de Mercourt, après avoir lancé, pareilles à un glas de mort, ces menaçantes paroles au traître Norberg Robby, s'était jeté dans la ruelle qui avait vu le brave Martial venir s'abîmer sur le pavé au moment où il espérait échapper à ceux qui l'enserraient.

Sa main torturait le manche de son poignard, son "outil de boucher".

Avec quelle joie farouche il l'aurait plongé dans la poitrine du hideux aubergiste, avec quel sombre consentement il eût accompli cette vengeance, cet acte de justice à l'endroit même où était venu tomber le fils de Jean Dacler.

Au moment où il quittait cette ruelle, il entendit les pas de ceux qui s'étaient jetés hors de la salle avec Norberg Robby.

Et il continua à s'éloigner, tandis que, ne pouvant le retrouver, les buveurs rentraient s'asseoir devant leurs verres, se demandant à

voix basse, les uns aux autres, où il avait bien pu passer pour avoir disparu aussi vite.

Certainement, il avait dû trouver un abri dans une maison voisine.

Et inquiets, ils se disaient qu'il fallait que cette conspiration fût bien fortement organisée pour avoir établi ses quartiers aux portes mêmes de la Tour de Londres, comme pour en donner l'assaut au premier signal.

Quant à Robby, il était positivement livide, convaincu, lui aussi, que le fugitif était caché dans les environs, et s'attendant à recevoir, un moment ou l'autre, le châtiment de tous ses méfaits.

Durant ce temps, Henri de Mercourt continuait à s'éloigner.

Contournant la Tour de Londres, il se dirigea vers le palais du lord-chief de justice.

Somerset avait certainement été avisé par ses agents qu'il eût à se garder.

Son ennemi l'avait localement prévenu : il pouvait donc l'attaquer.

Où plutôt, et c'était là l'ingrate besogne du conspirateur qu'il était devenu, il allait le guetter, l'attendre, se dissimulant, éventant les pièges, les chausse-trapes, les espions.

Car la partie n'était pas égale.

Et cette lutte ingrate, cette faction, cette attente continuerait jusqu'au jour où Somerset se trouverait, sans escorte !

Et où, bondissant devant lui, le poignard levé, il lui crierait :

— Me voici !

Le gentilhomme français, après avoir acquis la certitude que, parmi les rares passants qu'il rencontrait, bourgeois inoffensifs ou argousins pourvoyeurs de geôles, nul ne faisait réellement attention à lui, arriva auprès du palais dans lequel lord Mercy avait autrefois abrité la véritable justice, et où, aujourd'hui, son vil successeur faisait régner tous les vices grâce auxquels il s'était élevé.

Un archer était de garde à la porte, Henri de Mercourt s'approcha de lui.

— Je voudrais présenter un placet à mylord-duc, prétextait-il.

Le factionnaire le toisa avec un rire de hautaine pitié.

Est-ce qu'il s'imaginait que la populace approchait ainsi du "premier" après la reine.

L'homme au costume de porteur de fardeaux insista en remettant au soldat une pièce de menue monnaie.

L'autre, alors, daigna expliquer brièvement que jamais le lord-chief de justice n'accordait d'audience après le soleil couché.

— Mais si je dois revenir, comment saurais-je que mylord-duc est à son palais, sans avoir à m'adresser à mes serviteurs qui me rudoleraient sans doute ?

— Tu vois cet officier au costume galonné au pied de l'escalier. Tant que mylord-duc est dans le palais, il se tient là, de garde. Il ne quitte ce poste que lorsque Son Honneur est sorti.

L'homme au placet se retira. Il venait d'apprendre ce qu'il voulait.

Il s'éloigna, tournant le dos à la sentinelle, sans laisser voir l'attention avec laquelle il considérait les lieux environnants.

L'Angleterre avait déjà embrassé le protestantisme : mais de nombreux vestiges de la religion catholique subsistaient encore.

Presque vis-à-vis, existait un ancien oratoire dédié à la Vierge. La statue manquait depuis longtemps : la balustrade de pierre qui l'entourait était descendue en partie.

Le gentilhomme, après s'être suffisamment éloigné pour qu'on ne regardait de son côté et se glissa à l'intérieur de la balustrade.

Là, confondu avec les végétations qui avaient poussé entre les interstices des dalles crevassées, il était impossible de l'apercevoir.

Près d'une heure s'écoula.

Un bruit d'épées, de sabots de chevaux s'éleva sous la voûte du palais. L'individu blotti dans les ruines de l'oratoire avança la tête.

Quelques cavaliers se rangèrent au dehors.

Puis des valets avec des torches s'alignèrent au pied de l'escalier aux larges marches de marbre.

Un écuyer tenait un cheval richement harnaché.

Un personnage en costume somptueux se mit lentement en selle et sortit, suivi d'autres cavaliers.

A la lueur des flambeaux, l'homme blotti dans l'oratoire le reconnut.

— Somerset parti, l'officier de garde au bas du grand escalier s'était retiré. Le favori de la reine était presque gardé comme un roi.

Quittant alors sa retraite avec les mêmes précautions qu'il avait prises pour s'y blottir, le Français, hâtant le pas, se mit à suivre le cortège.

Un quart d'heure après, Somerset entra au palais royal.

Son escorte y pénétrait avec lui et allait se ranger dans la cour d'honneur.

— Le ministre vient rendre visite à sa souveraine ; se dit le gentilhomme. Mais son escorte l'attend : ce n'est pas aujourd'hui que nous nous trouverons face à face.